

# Petits moments d'histoire de la psychiatrie en France



**Patrick Clervoy • Maurice Corcos**



Extrait de la publication

# **Petits moments d'histoire de la psychiatrie en France**

Vj ku' r ci g' k p v g p v k p c m { ' i g h ' d r e p m

# **Petits moments d'histoire de la psychiatrie en France**

Patrick Clervoy  
Maurice Corcos



Illustration de couverture : *L'Apparition*, vers 1876, Gustave Moreau (1826-1898). Paris, musée Gustave Moreau (© Photo RMN - © René-Gabriel Ojéda).

Éditions EDK  
10, villa d'Orléans  
75014 Paris  
Tél. : 01 53 91 06 06  
edk@edk.fr  
www.edk.fr

© Éditions EDK, Paris, 2005  
ISBN: 2-84254-102-2

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage – loi du 11 mars 1957 – sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français du Copyright, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

# SOMMAIRE

|  |     |
|--|-----|
| <i>PRÉFACE</i> .....   | VII |
| <b>1 ÉGARÉS ET POSSÉDÉS</b> .....                                  | 1   |
| Faux dauphins et folles princesses .....                           | 2   |
| Les « convulsionnaires » du cimetière de Saint-Médard .....        | 10  |
| Berbiguier du Thym et les farfadets .....                          | 18  |
| Spiritisme et délire spirite .....                                 | 27  |
| Extases et stigmates : jouir pour qui ? Souffrir pour quoi ? ..... | 35  |
| <b>2 ESSAIS ET ENGOUEMENTS</b> .....                               | 41  |
| Mesmer et le magnétisme animal .....                               | 42  |
| Moreau de Tours et la tentation du haschich .....                  | 53  |
| Charcot et les thaumaturges .....                                  | 62  |
| La petite histoire du LSD .....                                    | 75  |
| <b>3 PHILOSOPHIE ET DÉVOUEMENT</b> .....                           | 83  |
| Itard et l'enfant sauvage .....                                    | 84  |
| Philippe Pinel et le traitement moral .....                        | 91  |
| Lasègue et le vitalisme .....                                      | 98  |
| Cabanis, une philosophie politique .....                           | 108 |
| La dernière Bonaparte .....  | 114 |
| Henri Baruk, « l'inclassable » .....                               | 122 |

|  |     |
|--|-----|
| Franz Fanon (1925-1961) : « <i>On ne raconte pas sa vie : on en témoigne</i> » ..... | 135 |
| <b>4 PLUMES ET POLÉMIQUES</b> .....  | 147 |
| Émile Littré (1801-1881), les premiers mots de la psychiatrie .....                  | 148 |
| Le surréalisme, aiguillon de la psychiatrie dynamique .....                          | 157 |
| Albert Londres, choses vues de l'univers psychiatrique .....                         | 170 |
| Histoires de bonnes .....  | 179 |
| Michel Foucault (1926-1984), un renard dans le poulailler de la psychiatrie .....    | 189 |
| <b>5 AVEUGLEMENTS</b> .....  | 199 |
| Édouard Toulouse et la biocratie .....   | 200 |
| Morel et la dégénérescence .....   | 210 |
| Résistances à Freud .....  | 217 |
| Les beaux jours de la lobotomie .....  | 226 |
| <b>6 L'ÂGE MODERNE</b> .....   | 235 |
| Paul Guiraud et les léthargiques .....   | 236 |
| La découverte des neuroleptiques .....   | 245 |
| Henri Laborit, apôtre de l'ère pharmacologique .....                                 | 257 |
| Jean Delay entre l'écriture et la psychiatrie .....                                  | 267 |

## *Préface*

---

# LES PSYCHIATRES, LES MALADES ET L'AIR DU TEMPS

**I**l y a dans l'histoire de la psychiatrie, comme ailleurs, des vogues. Il suffit pour le remarquer d'aller dans une bibliothèque et parcourir les tables des matières des volumes réunissant les revues de référence. Au fil des lustres surgissent des thèmes qui ont suscité des engouements divers et variés. Certains ont été éphémères et ont disparu, d'autres ont duré plus longtemps et, même s'ils paraissent aujourd'hui oubliés, continuent à influencer nos réflexions et nos pratiques.

Premier exemple : au fil des époques, les psychiatres ont toujours manifesté un intérêt pour le domaine religieux. Il y a le phénomène mystique proprement dit, vieux comme le monde, et il y a son développement dans le champ de la psychologie collective. On remarque qu'à chaque fois les médecins se penchent sur un phénomène qui leur semble nouveau et produisent un discours savant. Pourtant, avec le recul du temps, ils ont le plus souvent loupé leur sujet. Prenons l'exemple de Lourdes : une jeune fille parle d'une apparition à l'entrée d'une grotte. Les pèlerins affluent en masse, les malades guérissent. Zola va sur place observer cette cour des miracles et à Paris Charcot fait valoir son explication scientifique. Chacun y va de sa description d'une pathologie dite pithiatique parce qu'une habile suggestion suffit à la faire disparaître. Mais cette réflexion est-elle suffisante ? Ces explications « le-nez-collé-au-cas » n'éclairent pas grand chose du contexte qui a favorisé cette « épidémie » de miracles sur un lieu où la jeune bergère, le clergé, les malades et les médecins sont les acteurs d'une même pièce. Cela c'était déjà produit avec les convulsionnaires du cimetière de Saint Médard comme autour des baquets de Messmer, et cela s'est renouvelé avec les spirites et les stigmatisés.

Autres épisodes : les psychiatres ont eu à faire face aux intellectuels - au sens noble de cette expression - qui ont contesté leur savoir et leurs pratiques. D'abord les surréalistes, qui ont invité les malades mentaux à assassiner leurs médecins. Cette provocation a scandalisé par sa forme, le pamphlet déclamatoire d'André Breton, sans avoir véritablement suscité de



débat de fond. Il y avait cependant un intérêt à écouter ces sirènes de l'inconscient, ce qu'ont séparément démontré Henri Ey et Jacques Lacan. À peu près au même moment Albert Londres trempait comme il dit « sa plume dans la plaie » et son témoignage a probablement eu une influence directe sur l'amélioration des conditions asilaires. Plus tard l'œuvre de Michel Foucault a inspiré une réflexion de fond bien plus fructueuse que les éphémères polémiques que ses travaux ont suscitées.

Les faits divers aussi ont eu leur influence. L'affaire Dreyfus a révélé le mauvais théâtre de l'antisémitisme national que l'on retrouve dans l'attitude des psychiatres vis-à-vis de l'œuvre de Freud. L'assassinat par deux bonnes de leurs maîtresses, la très médiatique affaire des sœurs Papin, a déclenché des mouvements passionnels où chacun a voulu, profitant de l'aubaine d'une tribune publique, se montrer dans les colonnes de la presse engagée.

Au milieu de cette galerie fragmentaire qui présente des hommes et des idées en psychiatrie, on découvre des personnages remarquables par leur compassion et leur dévouement. Pinel, Cabanis, Lasègue ont légué une œuvre écrite pleine d'humanisme. Itard nous émeut de ses observations auprès de Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron. Franz Fanon n'a manifestement pas la reconnaissance qu'il mérite parmi ceux-là. On découvre aussi des figures insolites, comme la princesse Marie Bonaparte ou Henri Baruk, qui ont occupé en leurs temps une place incontournable.

La naissance des médicaments relève parfois de l'épopée avec le succès inattendu des neuroleptiques et l'échec du LSD. C'est aussi l'aventure des thérapeutiques intracérébrales, les lobotomies. Ailleurs, ce sont les idées politiques ou idéologiques qui n'ont pas toujours été bonnes pour les malades. Voici donc, au hasard des bibliothèques, des petits moments de l'histoire de la psychiatrie en France, animés par des personnages divers qui nous ont chacun montré quelque chose.

**Patrick Clervoy**

*À Jean Moreau*  
*À Roger Misès*

*Avec la participation de* Françoise Tardat

*Remerciements à* Joseph Bieder, Jacques Postel et M<sup>me</sup> Renée Ey

# 1 ÉGARÉS ET POSSÉDÉS

# FAUX DAUPHINS ET FOLLES PRINCESSES

**A**oût 1792, Louis XVI en fuite est reconnu et arrêté à Varennes. Les membres de la famille royale sont emprisonnés aux Tuileries puis à la prison du Temple. Le Dauphin est incarcéré avec son père : Louis-Charles Duc de Normandie est devenu le premier héritier du Roi après la mort de son frère aîné Louis Joseph Xavier, Duc de Bourgogne. À l'ouverture du procès du Roi le 2 décembre, il est déplacé auprès de la Duchesse d'Angoulême sa sœur et de la Reine Marie Antoinette. À la mort de Louis XVI, il devient Louis XVII héritier légitime du trône aux yeux des royalistes.

Le 3 juillet 1793, au procès de sa mère, il est confié au Citoyen Antoine Simon, cordonnier de son état, nommé « *précepteur du fils Capet* » et qui ne fait que lui enseigner ses grossièretés et ses mauvaises manières. Louis-Charles a huit ans et il est contraint de signer une déclaration odieuse contre sa mère ; la tête de Marie Antoinette roule sous l'échafaud dix jours plus tard.

Le 5 janvier 1794, Simon abandonne sa charge et le Dauphin est confié à la garde de commissaires renouvelés tous les soirs. Au lendemain du 9 thermidor, l'enfant que l'on présente à Barras est méconnaissable : il est totalement rasé et paraît vieilli, amaigri et mutique, rongé par la tuberculose. Il est confié un temps à la garde de la famille d'un créole originaire de la Martinique, Jean-Jacques Laurent, mais sa santé continue de décliner. De plus, les conditions de son incarcération sont de plus en plus sévères, on craint une substitution de l'héritier. On le maintient séparé de sa sœur et il est enfermé dans un appartement mieux défendu de la tour de la prison du Temple. Emmuré et isolé, l'enfant meurt le 8 juin 1795. Les médecins convoqués pour constater le décès notent dans leur rapport « *un garçon dont les commissaires disent qu'il est le fils de Louis XVI* ». Après une autopsie sommaire, sa dépouille est enterrée au cimetière Sainte Marguerite à Paris ; le docteur Pelletan, chirurgien chargé de cet examen, subtilise à la hâte le cœur du défunt pour en faire une relique.

## NAUNDORFF, RICHEMONT ET HERVAGULT

Un doute s'installe rapidement. On n'est pas sûr que le corps enterré ait été formellement identifié comme celui du Dauphin. On traque dans les témoignages des indices qui attesteraient l'hypothèse d'une évasion de Louis-Charles vers les pays d'Europe du Nord ou vers les Antilles. La rumeur se développe : il y a eu substitution. L'enfant mort au Temple et enterré au cimetière Sainte Marguerite serait plus âgé et plus grand que le Dauphin. L'héritier de la Maison Royale serait donc encore vivant, et des prédictions annoncent son retour prochain sur le trône de France. Surgissent alors plusieurs personnages pittoresques qui affirment être le Dauphin.

Le plus célèbre des prétendus dauphins fut Karl Wilhem Naundorff, un horloger prussien qui prétend qu'on lui a fait absorber une forte dose d'opium pour le rendre amnésique. Il vécut à Berlin, à Spandau puis à Brandebourg où il fut poursuivi pour émission... de fausse monnaie. Il s'est dit victime d'une infâme machination et qu'un ordre avait été donné de le flétrir et de le faire passer pour un faussaire. Il dit qu'on le fait surveiller dans sa prison par un homme déguisé en femme ; s'il est gracié : c'est pour encore l'humilier. Sorti de quatre années de prison, il publie en 1824 les *Mémoires du duc de Normandie*. Il tente en vain de se faire recevoir à Prague par la Duchesse d'Angoulême, sa prétendue sœur, puis intente une action en justice contre elle afin de se faire restituer les biens qui reviennent à Louis XVII. Il se rend à Paris pour un autre procès contre le Comte de Richemont, un autre faux dauphin. Il prétend qu'il s'agit d'un personnage gardé en réserve par ses persécuteurs puis mis en avant dès que lui-même réclame d'être reconnu dans ses titres et ses droits. Il est expulsé de France par la police de Louis-Philippe, oncle du Dauphin et Roi de France pendant la courte période de la Restauration. Il s'enfuit d'abord à Londres où il fonde une église dans l'esprit de Swedenborg ; il déclare posséder une puissance magnétique qui lui permet de guérir les malades par l'imposition des mains. Il fait la critique des textes sacrés et soutient que l'enfer n'existe pas. Le Pape Grégoire XVI intervient alors et condamne la dangereuse doctrine de cet homme perdu qui se vante faussement d'être le duc de Normandie. Les partisans qui lui restent le menacent de lui retirer leurs subsides s'il n'abandonne pas son hérésie, mais Naundorff préfère la pauvreté à l'abjuration. Il s'établit ensuite à Delft aux Pays-Bas. Il invente des armes nouvelles : un fusil sans recul et une grenade explosive qu'il nomme « *la bombe Bourbon* ». Il vend ses brevets au ministère de la Guerre des Pays-Bas qui le reconnaît comme vrai Dauphin. Il meurt en 1847 et il est inhumé sous le nom de Louis XVII. Ses descendants ont tenté à plusieurs reprises de faire valoir leur légitimité devant la justice française, en 1851, 1874 et 1910, en vain. Les descendants de la Duchesse d'Angoulême assignent à leur tour les descendants de Naundorff devant le tribunal civil de

la Seine pour faire annuler l'acte de décès qui mentionne le nom de Louis XVII. À chaque fois, le tribunal ne peut que constater les incertitudes et se refuse à trancher sur le fond.

Autre personnage célèbre, Richemont se dit Baron, puis Comte. Il fut aussi Henri Hubert, Colonel Gustave et Baron Picquet. De son vrai nom Claude Perrin, il parvint à mystifier un temps des proches du Duc de Bordeaux. Il reçoit le soutien d'aristocrates, de gouverneurs et de prélats royalistes. Il se constitue une fortune à partir des dons qui lui sont accordés. Il fut incarcéré à la suite de son procès. À sa sortie, il obtint encore le soutien d'une aristocrate, la Comtesse d'Apchier, qui le recueille dans son château de Vaurenard où il meurt le 10 août 1835 sans laisser de descendance.

Troisième faux-dauphin célèbre, Jean-Marie Hervagault est né à Saint-Lô. Fils d'un tailleur qui le reconnaît comme tel, il parvient cependant à mystifier son entourage au point d'attirer l'attention des autorités locales. Le citoyen Batelier, commissaire à Vitry-le-François, le signale à Napoléon dans une correspondance du 6 octobre 1801. Ce dernier renvoie le courrier à Foucher, son ministre de la Police, qui le fait incorporer de force sous le matricule n°739 au 4<sup>e</sup> bataillon colonial à Belle-Île. Il déserta, fut traqué. Repris, il fut interné à Bicêtre où il mourut en 1815.

### **« JE CROIS DE MON DEVOIR, MONSEIGNEUR, DE VOUS ANNONCER QUE J'EXISTE »**

Durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses personnes se font connaître par de telles déclarations sur de prestigieuses ascendances qu'ils voudraient faire valoir. Ces personnes tombent dans le champ de la psychiatrie et une catégorie diagnostique leur est tout spécialement dévolue : les *interpréteurs filiaux* ou *interpréteurs familiaux* selon la dénomination choisie par Gilbert Ballet. L'article princeps sur ce sujet est celui de Paul Sérieux et Joseph Capgras. Ils en font une variété originale du délire d'interprétation dont elle possède les cinq points classiques : la multiplicité et l'organisation des interprétations, l'absence ou la rareté des hallucinations, la persistance de l'activité mentale, le rayonnement progressif du délire et l'incurabilité sans affaiblissement intellectuel terminal.

Esquirol les avait présentés déjà comme des individus doués d'une imagination exaltée avec un esprit tourné de façon morbide vers leur amour-propre, emportés par leur vanité, leur orgueil et leur ambition. Il observe ce point remarquable que presque toujours ces individus se flattaient d'un

avenir heureux lorsque, frappés de quelques revers et trompés dans leurs espérances, ils deviennent malades.

Foville ajoute l'hypothèse que la naissance illégitime ferait souvent le lit de ces états délirants : « *Les conditions de secret, d'incertitude, de souffrance morale auxquelles ces enfants sont souvent soumis exercent leur intelligence à des recherches relatives à leur naissance et peuvent préparer le terrain sur lequel se développe ultérieurement la mégalomanie* ».

## LES INTERPRÉTATEURS FILIAUX

Sérieux et Capgras fondent l'explication de tels délires sur la notion en vogue de dégénérescence qui voulait tout justifier sans expliquer rien : « *Si les interprétateurs filiaux présentent les stigmates physiques et psychiques de la dégénérescence, cependant leur physionomie est marquée de certains traits particuliers. La qualité de leur dégénérescence est, en effet, assez originale ; elle se manifeste le plus souvent de très bonne heure par des anomalies caractéristiques, par un état constitutionnel morbide, dont le délire semble n'être que l'hypertrophie, la conséquence naturelle* ».

Ils ajoutent cependant une caractéristique morbide originale qui distingue l'interpréteur filial des paranoïaques communs : la rêverie morbide : « *La rêverie morbide joue dans l'éclosion du délire d'interprétation filial un rôle que nous croyons considérable. [...] Au cours de la rêverie normale, automatique, l'imagination demeurant plus ou moins soustraite au contrôle du sens critique, les conceptions les plus fantaisistes (idées de grandeur, idées amoureuses) peuvent éclore, avec la complicité du sujet, pour s'évanouir ensuite. Chez les prédisposés, enfants, adolescents, adultes, la rêverie morbide revêt des caractères particuliers. Souvent intelligents, toujours fiers, susceptibles, vaniteux, sensibles à l'excès et romanesques, les futurs interpréteurs filiaux s'adonnent avec passion à ce vagabondage de l'imagination ; ils se complaisent dans l'échafaudage de fictions ambitieuses qui les consolent de l'incompatibilité qu'ils voient entre leur entourage et leur personnalité. Se sentant doués de talents peu communs, d'aspiration vers quelque chose de grand et de rare, froissés dans leur sensibilité par le contact avec des êtres vulgaires, ils se réfugient dans le rêve et s'isolent pour vivre avec la chimère qui les fascinent.[...] Quoi qu'il en soit, ces créations morbides de l'imagination – qui émanent des tendances constitutionnelles anormales du déséquilibre – déterminent un retentissement profond et durable sur la sphère affective. Elles s'implantent, elles se fixent, elles deviennent prévalentes. Aux rêveries de grandeur succèdent des ébauches de roman, puis*



*des doutes délirants : ses tendances vaniteuses, ses goûts aristocratiques, mille impressions du jeune âge, le mystère de sa naissance, le manque d'affection – réel ou supposé – de ses parents, tout oriente le prédisposé vers la fiction d'une filiation princière. Par l'explication qu'elle apporte à des faits énigmatiques, par le ton affectif intense qui l'accompagne, cette conviction délirante révélatrice satisfait à la fois l'intelligence et la sensibilité ».*

Il s'agit là plus d'un commentaire explicatif que d'une véritable réflexion sur la genèse d'une telle orientation délirante. « *On a beau me renier, on ne peut me méconnaître* » clamait un malade d'Esquirol ; la fonction protectrice du délire est évidente, même si reste obscur ce qui met le sujet en danger dans son identité.

Mais il existe un autre niveau d'interrogation. On ne peut manquer de faire un parallèle entre les grandes convulsions de l'histoire et l'émergence du thème de filiations magnifiques. Pourquoi dès lors est-ce surtout à certaines époques de l'histoire que de telles constructions délirantes se développent, et que leur ajoute la société qui y fait écho ?

## **RAISON ET SENS DES INTERPRÉTATEURS FILIAUX : RÉPONSE À LA FOLIE RÉVOLUTIONNAIRE ?**

Il y a un probable lien entre le surgissement de telles fables délirantes et le contexte historique traversé par ces faux dauphins. À la singularité explicative individuelle, on peut associer une interrogation sur le sens collectif de ce phénomène. Qu'est-ce qui soutient un peuple à s'entretenir de l'idée folle que l'un d'entre eux serait l'enfant perdu puis retrouvé. S'agit-il du désir de ne pas voir s'éteindre une lignée familiale, s'agit-il de maintenir la continuité d'un ordre social qui régissait le destin du pays depuis plusieurs siècles ? On peut remarquer qu'ici plus qu'ailleurs, le sujet délirant n'est pas seul et que son délire anime aussi l'entourage au sens large qui trouve dans ce délire d'un seul l'évocation de questions qui les animent tous...

On peut remarquer que ces fables ne relèvent pas toutes de la catégorie des interpréteurs filiaux isolée par Sérieux et Capgras, et qu'elles se situent parfois dans un contexte immédiatement politique. C'est le cas de la pseudo-légitimité de Bonaparte telle que la rapporte Chateaubriand, lorsque Louis-Napoléon, neveu de l'Empereur, voulait démontrer que sa famille descendait en ligne directe du masque de fer. Voici la fable : le gouverneur des îles

Sainte Marguerite se dénommait Bonpart ; il avait une fille. Le masque de fer, jumeau légendaire de Louis XIV, devint amoureux de la fille de son geôlier ; il l'épousa secrètement de l'aveu même de la cour. Les enfants qui naquirent de cette union furent clandestinement portés en Corse, sous le nom de leur mère. Les Bonpart se transformèrent en Buonaparte sous l'influence de la langue du pays. Ainsi le masque de fer serait le mystérieux aïeul de l'Empereur, apportant à Bonaparte la divinité de naissance qui lui manquait. Chateaubriand ajoute que l'Empereur souriait d'un air d'incrédulité au récit de cette généalogie fantaisiste, mais qu'il se garda toujours de la démentir.

Ces fables, délirantes où non, peuvent être situées dans les suites des grandes convulsions historiques, comme la tentative de remettre un ordre là où il avait disparu. C'est de cette manière qu'on a vu se développer le surgissement de fausses princesses après la révolution russe ; Anna Anderson connue sous le nom de Grande Duchesse Anastasia en fut le cas le plus connu. Pour autant, quelque chose se maintient aujourd'hui qui ne permet pas de se contenter de cette seule explication historique.

## TOUT REBONDIT

À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, la génétique promet de dénouer l'énigme de l'enfant mort dans la prison du temple. Le débat reprend avec les mêmes passions. Si le corps du Dauphin a été abandonné à la fosse commune, on a dit que le cœur avait été prélevé par le docteur Pelletan. Le précieux viscère a été mis à conserver dans un vase rempli d'alcool éthylique. Il connaît ensuite un parcours incroyable. Pelletan a essayé d'abord de le confier à la sœur du Dauphin qui ne doute à aucun moment de la mort de son frère ; mais le médecin est contrarié par des intrigues de cour puis par le retour de Napoléon. Entre-temps, l'alcool s'est évaporé et Pelletan range le cœur desséché parmi d'autres pièces anatomiques. Vers 1810, un élève du médecin, Jean Henri Tillos, dérobe la relique. Mais le voleur, atteint de tuberculose, demande sur son lit de mort que sa femme restitue l'objet volé. Pelletan confie alors la relique à Monseigneur de Quelen, archevêque de Paris. En 1830, durant l'insurrection des *Trois Glorieuses*, l'archevêché est pillé. Lescroart, un ouvrier imprimeur qui participe au saccage, s'empare de l'urne contenant le cœur. Il se dispute avec un autre pilleur ; l'urne est brisée et son contenu dispersé. Le cœur disparaît dans les décombres, seuls les documents sont sauvés. Une semaine plus tard, l'imprimeur et le fils du docteur Pelletan reviennent fouiller la cour de l'archevêché et retrouvent le

cœur au milieu des débris du vase. Pelletan fils conserve la relique jusqu'en 1895. Lors de la cérémonie du centenaire de la mort du Dauphin, elle est remise solennellement à Don Carlos, Duc de Madrid, prétendant légitime au trône de France. La relique passe ensuite clandestinement en Italie d'où elle est acheminée vers l'Autriche, plus précisément dans la chapelle du château de Frohsdorf. En 1942, Béatrice la fille de Don Carlos dépose le vase reliquaire à Rome. En 1975, les quatre filles de Béatrice confient le cœur au Duc de Bauffremont, Président du mémorial de France à Saint Denis.

À l'initiative d'un collectif d'historiens et de scientifiques, le viscère aussi sec qu'un morceau de bois est soumis à un examen génétique. L'ADN mitochondrial est extrait de la pièce anatomique puis comparé à l'ADN retrouvé sur une mèche de cheveux de Marie Antoinette. Parallèlement, on soumet aux mêmes comparaisons un prélèvement effectué sur un fragment d'humérus prélevé dans la tombe de Naundorff enterré à Delft sous le nom de Louis XVII. Les résultats confirment que le cœur a bien appartenu à un garçon apparenté à la lignée des Habsbourg, et qu'il n'existe aucune parenté génétique entre cette lignée et la personne de Naundorff.

Cette enquête n'est pas isolée puisqu'une entreprise identique a été menée, presque de façon contemporaine, au sujet de la prétendue princesse qui se disait descendante du Tsar Nicolas II, dont la famille fut fusillée à Ekaterinbourg au lendemain de la révolution d'octobre en Russie. La découverte de la fosse commune où la famille a été enterrée a conduit, là encore, à des recherches génétiques dont le but était rétrospectivement de démasquer la fausse princesse Anastasia décédée depuis de nombreuses années dans un asile en Allemagne.

## **QUEL SENS AUJOURD'HUI À DES TELLES ENQUÊTES ?**

Il est évident que des enjeux se maintiennent à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle autour de ces questions que l'on pensait reléguées au passé. La démarche n'est plus celle d'une personne illuminée par sa folie, mais celle de scientifiques et d'historiens en quête de faire valoir une vérité ; reste à savoir quelle vérité, et pour qui ?

La démarche prend le sens de maintenir le mythe de l'enfant perdu et de confirmer le rejet de l'enfant retrouvé. Ce nouvel épisode pourrait s'intituler « ADN mitochondrial contre secrets de famille ». Observons les élans de nos contemporains. On s'étonne de cet acharnement à affirmer avec autant de force que la relique qui a été examinée en 2000 est celle de l'enfant du

Temple malgré les incroyables péripéties de cet objet, morceau de chair auquel est conféré une dimension sacrée.

Qu'est que l'on cherche toujours à croire ? Qu'est-ce qui fait encore doute ? Manifestement, on veut faire parler la science pour qu'elle nous dise que ce viscère est le bon... On nous explique qu'il faut croire la science puisqu'elle dit la vérité. Mais l'histoire, même servie par la science, n'est pas de l'ordre d'une vérité : elle a toujours été et reste du registre de l'interprétation.

Voici le constat : d'un côté, il y eu la folie des interpréteurs filiaux dans une dimension délirante et passionnelle indiscutable, de l'autre il existe aujourd'hui encore, à interpréter des archives et à faire parler les reliques, une passion interprétative qui prolonge celle des faux dauphins et des folles princesses.

### **À partir de l'article**

Clervoy P. Faux dauphins et folles princesses : folies d'hier et d'aujourd'hui. *Perspectives Psy* 2002 ; 41 (4) : 306-310.

### **Références bibliographiques**

- Ballet G. Les persécuteurs familiaux. *Bulletin médical*, 1<sup>er</sup> février 1893. Cité par Sérieux et Capgras. In : *Une variété de délire d'interprétation : les interpréteurs filiaux. L'Encéphale* 1910 ; 2 : 114.
- Chateaubriand FR. *Mémoires d'outre-tombe*, 3<sup>e</sup> partie, livre 1<sup>er</sup>. Paris : Éditions Garnier, 1947.
- Delorme P. L'énigme de Louis XVII ne fait plus recette. *Historia Magazine* juin 2001, 654.
- Foville A. Notes sur la mégalomanie. *Annales Médico-Psychologiques* 1882 ; 7 : 37.
- Régis. Observation non publiée. Reprise par Sérieux et Capgras. In : *Une variété de délire d'interprétation : les interpréteurs filiaux. L'Encéphale* 1910 ; 2 : 117.
- Sérieux P, Capgras J. Une variété de délire d'interprétation : les interpréteurs filiaux. *L'Encéphale* 1910 ; 2 : 113-130.
- Sérieux P, Capgras J. Une variété de délire d'interprétation : les interpréteurs filiaux. (suite et fin). *L'Encéphale* 1910 ; 4 : 403-429.

*s'en trouver de plus abrutissantes encore, que les justes de tous les pays, sûrs de leur bon droit, de leurs morales, de leur propriété privée, de leurs religions et de leurs lois, de leurs immortels principes de 89, jamais indécis jamais tourmentés, sûrs de détenir la vérité et prêts toujours à l'imposer, au besoin par la guerre, la bouche pleine d'une liberté qu'ils imposent et qu'ils s'imposent à coups de bottes ou de dollars, nourris au lait de la publicité et des dogmes. Oui je crois préférer encore la destruction des images due à la LSD aux images sclérosées qui peuplent ce monde incohérent par la multitude de ses certitudes admirables, ce monde libre pour qui a suffisamment d'argent pour se croire libéré, ce monde qui remplace la notion de structure dynamique par celle de charpente sociale cimentée par les armées, ce monde qui confond l'individu et le compte en banque, la créativité et le commerce, les évangiles et le droit civil, ce monde qui a bonne conscience parce qu'il n'a plus de conscience du tout, ce monde on l'on ne peut plus rien chercher car l'enfant y trouve dès sa naissance sa destinée définitivement écrite sur sa fiche d'état civil, ce monde qui momifie l'homme dans ce qu'il appelle l'humanisme, qui parle de l'individu comme si celui-ci pouvait exister isolément, confond société et classe sociale, justice et défense de la propriété privée, ce monde qui ne cherche rien parce qu'il a déjà tout trouvé.*

*Non, il n'est pas possible de ne pas éprouver une certaine sympathie pour les drogués. Eux au moins, à un moment ou à un autre, ont peut-être, dans un éclair de conscience, réalisé l'immensité et la tristesse de leur déterminisme, ce qu'ignorent les imbéciles qui, on le sait, sont généralement heureux ».*

Quant aux immortels principes de 89, c'est l'âme révoltée du vendéen qui s'exprime.

## **MON ONCLE D'AMÉRIQUE**

En 1980, Henri Laborit revient au devant de la scène d'une façon totalement inattendue. Il a inspiré au cinéaste Alain Resnais un film qui connaît un grand succès. Sélectionné et présenté à Cannes, *Mon oncle d'Amérique* reçoit le Grand Prix spécial du Jury. C'est un film déroutant, à l'atmosphère étrange, qui raconte le destin étriqué de trois personnages sur le mode d'un montage-collage avec des séquences répétées, des insertion de films rétro, des séquences réinterprétées par les mêmes personnages mais cette fois pourvus de têtes de rat de laboratoire, puis des séquences avec des vrais rat en cage soumis à des impulsions électriques imprévisibles auxquelles ils ne peuvent se soustraire. Laborit assène son commentaire d'une voix neutre :

*« la seule raison d'être c'est d'être ».*

« Toute structure n'a de finalité, n'a de raison d'être, que de maintenir cette structure »

« Un cerveau, cela ne sert pas à penser mais à agir »

En écho, une voix *off* présente le scientifique sur un ton aussi neutre qu'elle a déjà présenté les protagonistes fictifs de l'histoire :

« Professeur Henri Laborit. Né le 21 novembre 1914 à Hanoï, Indochine. Père médecin des troupes coloniales. Lycée Carnot à Paris. Ecole principale du service de santé de la Marine et Faculté de Médecine de Bordeaux. Docteur en médecine, interne des hôpitaux, chirurgien des hôpitaux, maître de recherche du service de santé de l'Armée. Introduit en thérapeutique l'hibernation artificielle, la chlôpromazine, le premier tranquillisant, ainsi que d'autres drogues à actions psychotropes. Travaux sur la réaction de l'organisme aux agressions qui ont apporté des solutions nouvelles à l'anesthésie et à la réanimation. Dirige à Paris, le laboratoire d'Eutonologie. Auteur de nombreux ouvrages sur la biologie du comportement. Marié, cinq enfants. Prix Albert Lasker de l'American Health Association. Sports: équitation, voile. Légion d'honneur. Croix de guerre 39-45. Palmes académiques ».

Voilà qu'Alain Resnais se dévoile et comme c'est souvent le cas chez lui, à la dernière image. La vie d'Henri Laborit est en effet déclinée par la voix pastiche d'un expérimentateur rédigeant une observation. L'objet d'étude d'Alain Resnais est bien... Henri Laborit !

Mais ce dernier qui veut résister à ce faux emballement ajoute, de sa propre voix et se nommant à la troisième personne du singulier :

« Il faut dire aussi qu'il est d'origine vendéenne. La Vendée est ce pays auquel on a imposé la liberté, l'égalité, la fraternité. La fraternité surtout, en y faisant 500 000 morts. Il est cependant abonné au Gaz et à l'Electricité de France, ce qui montre ses sentiments nationalistes, et, d'autre part, il est parfaitement adapté à une socio-culture dont il a largement profité ». Ironie qui serait salvatrice si elle n'était parasitée par un patriotisme militant et un cynisme non dénué de mépris.

La suite du film est une litanie de considérations biológico-éthiques qui sont un condensé de ce qu'il a développé depuis près de dix ans. Comme à dessein, Resnais laisse Laborit s'engluer dans ses explications.

Le film est bâti comme un jeu de miroir. Laborit regarde avec ironie les rats soumis à leurs pulsions, compare les personnages tourmentés par leur névrose d'échec à ces animaux de laboratoire, parle de l'hypothalamus, de